Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 11 (1923)
Heft: 49

Artikel: Le Dieu de la prière chrétienne
Autor: Neeser, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380069

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE DIEU DE LA PRIÈRE CHRÉTIENNE

Pour échapper au reproche possible de simplisme la présente étude (1), restreinte au domaine de la prière protestante et catholique, devrait s'étendre à la prière humaine. Et elle devrait tenir compte au sein de la prière non seulement de l'objet, c'est-à-dire (dans l'acception que nous donnons ici à ce terme) du dieu, mais des formes et du contenu de la prière. Car, les méthodes de l'observation présupposées rigoureuses, une enquête de psychologie vaut en proportion de l'étendue du champ observé.

Une enquête de psychologie, disons-nous : il s'agit ici, en effet, non du dieu de la prière chrétienne tel que le présentent les normes dogmatiques traditionnelles, mais tel qu'il apparaît dans la prière « priée ». Y a-t-il lieu de rassurer sur ce point ceux qu'effraie l'engouement de certains de nos milieux protestants pour la psychologie ? L'auteur de ces lignes n'a jamais été tenté de s'exagérer l'importance de la jeune discipline. Il ne la croit nullement destinée à

(1) Etude lue aux conférences pastorales de la Semaine protestante française, à Bordeaux, le 22 mai 1923. Les matériaux en sont empruntés à un cours sur la prière qui doit beaucoup aux travaux dirigés à Montauban par M. Henri Bois (Thèses Albert Léo, Jean Fabre, sur la prière), ou à Genève par M. Georges Berguer (Thèse Robert Ostermann), aux œuvres aussi de MM. J. Segond et F. Heiler.

supplanter la théologie doctrinale. Simplement, il croit au bénéfice pour la pensée chrétienne d'une étroite alliance de la psychologie et de la métaphysique. Il croit à ce bénéfice parce qu'il le constate : la psychologie que ne guide aucune norme doctrinale s'égare aux pires incertitudes ; les normes doctrinales qui, désormais, feraient fi des élargissements, des assouplissements que leur apporte la psychologie se condamnent à méconnaître de verdoyants et fructueux aspects de la vie religieuse telle qu'elle est vécue.

I

Il convient de ne pas attribuer au nombre des divinités invoquées une importance que la prière priée n'y attache généralement pas. La prière chrétienne s'adresse, dans le catholicisme, à un grand nombre de divinités ; dans le protestantisme à deux ou trois. Mais elle établit entre elles une hiérarchie qui refoule à l'arrière plan la question numérique.

Le catholicisme connaît un grand nombre de divinités, — si du moins on convient d'accorder ce titre non seulement à la puissance créatrice et rédemptrice du monde, mais aussi à certains des esprits créés dont la foi religieuse peuple l'invisible, et que les hommes vénèrent et prient. Le catholicisme a la Trinité, conçue au sens le plus absolu de ce dogme, « mystère d'un seul Dieu en trois personnes » égales (1). Il a les anges : « Plusieurs d'entre eux sont destinés à prendre soin de nous » ; et, notre ange gardien, « nous devons... le prier de nous secourir » (2). Il a la Vierge Marie et les saints. Les saints aussi, « nous les invoquons, et ils intercèdent auprès de Dieu pour nous » (3). Leur nombre est considérable, puisque, à côté de ceux qui portent un nom propre, les litanies tiennent compte des groupes anonymes tels que les « saints patriarches et pro-

(1) *Catéchisme à l'usage du diocèse de Lausanne.* Fribourg 1918, p. 49.
(2) *Catéchisme*, p. 50.
(3) *Ibid.*, p. 71.

phètes, tous les saints martyrs, tous les saints pontifes et confesseurs, tous les saints docteurs, tous les saints prêtres et lévites, tous les saints moines et ermites, toutes les saintes vierges et veuves, tous les saints et les saintes de Dieu... » Au total un peuple nombreux, une multitude « innumérable », dira saint François de Sales, de divinités diverses.

Et pourtant la prière catholique estime n'avoir qu'un dieu, parce qu'elle a pour norme de tenir compte de la hiérarchie des puissances célestes. Anges et saints sont subordonnés à Dieu, et, dans sa prière, le catholique doit se souvenir qu'ils ne jouent que le rôle d'intermédiaires et d'intercesseurs. « Les anges présentent à Dieu nos prières » dit le catéchisme. Les saints « intercèdent pour nous » devant Dieu (1). On dit à Dieu, au dieu triple de la Trinité : « ayez pitié de nous » ; on dit aux saints, ou aux anges : « priez pour nous ». L'enseignement catholique insiste sur cette différence. A Dieu le culte de lâtrie, ou d'adoration ; aux anges et aux saints le culte de doulie : celui qu'on leur rend en se souvenant qu'ils ne sont que des serviteurs de Dieu (2). Dans l'esprit de l'Eglise les prières adressées aux anges et aux saints leur sont adressées en tant que ministres de Dieu et d'intercesseurs auprès de Dieu ; elles vont finalement à Dieu ; et le catéchisme peut définir la prière, en somme, comme « élévation de l'âme vers Dieu ». (3)

Le protestantisme (tel qu'il est dans Calvin, et tel qu'on ne le retrouve pas toujours dans nos catéchismes réformés) n'admet plus que les dieux de la Trinité. Sa dogmatique, il est vrai, connaît les anges et les saints ; mais elle leur refuse tout intérêt effectif pour les hommes. Il y a dans l'Ecriture des indices d'interventions des anges dans les affaires humaines, reconnaît Calvin, mais prétendre inférer de l'office des anges à celui des trépassés bienheureux, « c'est bien sauter

(1) *Ibid.*, p. 51, 72.
(2) Cf. *Le paroissial des fidèles*, par Mgr Marbeau, 1911, p. 357.
(3) *Catéchisme*, cité p. 146.

du coq à l'asne » (1). Et pour le reste, « qui est l'Ange ou le diable qui a jamais révélé une syllabe aux hommes de l'intercession des saincts, ainsi qu'on l'a forgée ? » (2). « Les saints, dira le catéchisme d'Ostervald avec une parfaite tranquillité, n'entendent pas nos prières et ne connaissent pas nos besoins. » (3)

Aucun intermédiaire dans la prière protestante ? Un seul, le Christ. Le Christ qui est Dieu aussi, comme l'est le Saint-Esprit, mais qui ne l'est pas en un sens aussi rigoureux que dans le catholicisme puisque son rôle est celui de l'intercession. Fixons la différence : dans le catholicisme trois dieux égaux, Père, Fils, Saint-Esprit ; entre ce dieu triple et les hommes l'intermédiaire des anges et des saints ; dans le calvinisme un dieu suprême, à qui revient toute gloire, et deux dieux secondaires dont l'un, le Christ, fait à lui seul l'office d'intermédiaire. En outre, tandis que les fidèles catholiques sont invités à invoquer leurs nombreux médiateurs, les calvinistes de la première heure n'invoquent pas le Christ. Ils se bornent à adresser leurs prières à Dieu au nom du Christ, c'est-à-dire en s'appuyant d'une part, pour le passé, sur l'œuvre rédemptrice de Jésus, de l'autre, pour le présent et l'avenir, sur son intercession « perdurable » (4). Donc, une hiérarchie encore, mais réduite à un minimum : Dieu, un dieu suprême unique auquel nul ne doit « desrober sa gloire » ; avec, à sa droite, un Médiateur, un seul, que le fidèle sait là, sur lequel il s'appuie, mais qu'il n'invoque pas.

Voilà la norme enseignée.

Ces normes sont-elles suivies, dans la réalité, sans excep-

(1) *Institution*, texte de 1560, III, xx, 23.

(2) *Ibid.*, 21.

(3) Partie II, section xxiv.

(4) Cf. *Institution* III, xx, 27 « La somme totalle revient là... que c'est un sacrilège tout manifeste d'adresser oraison a nul autre [que Dieu]... Il a été montré que par toute l'Ecriture cest honneur est réservé à un seul Dieu. Quant est de l'intercession, nous avons aussi veu que l'office en est réservé à Jésus-Christ. » Cf. aussi le *Catéchisme* de 1553, réédition Béroud, p. 62-68.

tions ? Il s'en faut. En fait il arrive que le subordonné, destiné dans la règle à l'office de la médiation, devienne le véritable objet de la prière. La limite doit être aisée à franchir entre le « priez pour nous » que l'on adresse, selon le catéchisme romain, au médiateur, et le « ayez pitié de nous » que l'on devrait réserver à la divinité principale. Aisé, et fréquent, dans le catholicisme, le passage du culte de dulie au culte de lâtrie. Et nombre de prières à l'ange gardien, à la sainte Vierge ou aux bienheureux conseillées par le paroissial en donneraient la preuve. (1)

(1) Exemples ces formules du Paroissial Marbeau : « Ange du ciel, mon fidèle et charitable Guide, obtenez-moi d'être si docile à vos inspirations... que je ne m'écarte en rien des commandements de mon Dieu ». Le « obtenez-moi » implique le recours à l'intercession et le culte de dulie. Dans l'invocation qui suit, le culte de dulie n'est plus que très vaguement indiqué par la mention de la charité divine, et la nature des verbes employés amène au culte de lâtrie : « Ange de Dieu, qui êtes mon gardien, la divine charité m'a conduit à vous : éclairez-moi, protégez-moi, dirigez-moi. Ainsi soit-il » (p. 362). Et ces deux citations suffiraient à elles seules à attirer l'attention sur la facilité avec laquelle les deux cultes se pénètrent. Des prières suivantes, adressées à la Vierge, les trois premières sont de dulie, les suivantes de lâtrie : « Notre Dame de Lourdes, priez pour nous » — « Notre Dame, Reine de la Garde, priez pour nous... » — « Notre Dame du Très Saint Sacrement, priez pour nous ». — Tout à côté : « Marie, notre espérance, ayez pitié de nous » — « O Marie, ma mère, gardez-moi aujourd'hui de tout péché mortel » — « O Vierge mère, qui n'avez jamais été souillée de la tache du péché originel ni d'aucun péché actuel, je vous recommande et vous confie la pureté de mon cœur » — « O ma souveraine ! o ma mère ! souvenez-vous que je vous appartiens. Gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété » — A la même page (57-58), ces prières à saint Joseph : « Faites, ô Joseph, que notre vie s'écoule innocente ; couvrez-nous toujours de votre patronage » — « O saint Joseph, père nourricier de Notre Seigneur Jésus-Christ, et véritable époux de la Vierge Marie, priez pour nous » ; cette dernière, prière de dulie, où le saint est envisagé dans dans son rôle d'intercesseur ; la première, prière de lâtrie, le saint y étant devenu objet d'une prière qui s'arrête à lui.

Dans son enseignement même il arrive à l'Eglise catholique de négliger des distinctions auxquelles par ailleurs elle tient beaucoup. Ainsi lorsque le Catéchisme dit de l'ange gardien (p. 50-51) : « Nous devons respecter sa présence, le prier de nous secourir, le remercier des soins qu'il prend de nous » ; ou de l'Ave Maria (p. 154-155) : « C'est une prière que nous adressons à la Sainte Vierge... Nous la saluons, nous la louons, nous la prions » ; recommandations, affirmations qui impliquent le culte de lâtrie.

Même aisé dépassement des limites dans le système beaucoup plus réduit de médiation tel que la conçoit le protestantisme. L'invocation « au nom » de Jésus recommandée par Calvin est devenue très souvent une invocation *du nom* de Jésus, invocation de Jésus lui-même non seulement à titre de médiateur, mais aussi à titre de divinité indépendante. Reprise d'une tradition séculaire, qui remonte au Nouveau Testament lui-même ; réponse à un besoin psychologique général. Le processus qui, dans le catholicisme, tend à élever les intercesseurs secondaires à l'état de divinités autonomes ne pouvait s'arrêter dans le protestantisme aux pieds de la personne de l'unique Médiateur. Médiateur, aussi, dans le catholicisme, où il est avant tout personne divine, Dieu en personne ; dans le protestantisme médiateur surtout, mais aussi personne divine, de toute manière Jésus devait être invoqué comme dieu. Il le devint dans le protestantisme surtout sous l'influence du piétisme, des Moraves, des « réveils », — le Saint-Esprit étant objet de prière dans l'une et l'autre confession lui aussi, mais en une mesure relativement réduite, et de façon moins intéressante pour notre étude.

Retour au polythéisme ? Assurément. Toutes les fois que, dans une prière adressée à un médiateur, il y a oubli du rôle propre du médiateur et de son état de subordination à la divinité suprême, il y a polythéisme ; du point de vue de l'observateur à tout le moins. William James estimait même que l'étude impartiale de l'expérience religieuse ne permet guère de conclure à la croyance réelle au dieu unique : croyance de certaines philosophies, disait-il, plutôt que de la religion telle qu'elle est vécue (1). On sait que, personnellement, le savoureux psychologue américain éprouvait un certain attrait pour l'idée polythéiste, à laquelle devait l'incliner son sens du concret, et toute sa philosophie pluraliste. Mais il ne semble pas que cette conclusion (James

(1) *L'expérience religieuse*, p. 434-435.

ne l'a formulée qu'avec réserves) soit solidement fondée. Les expressions de polythéisme proprement dit peuvent être nombreuses dans la piété commune : elles ne sauraient, à notre avis, faire échec aux hiérarchisations qui inclinent la prière chrétienne, dans son ensemble, vers l'unité du divin. Une unité qui n'exclurait par une certaine pluralité intérieure, la pluralité ordonnée et cohérente de la hiérarchie des divinités invoquées.

II

Il y a du reste autre chose, et plus importante, à relever. Les hiérarchisations catholique et protestante laissent subsister dans l'objet de la prière à son degré le plus élevé — au sein de la Trinité — une pluralité. Que le Christ y soit considéré comme médiateur au sens propre du terme, qu'il y devienne divinité secondaire et autonome, ou qu'il y acquière parfaite égalité de rang et parfaite identité avec Dieu le Père et avec le Saint-Esprit, il y a là pluralité nominale au moins. *Cette pluralité des noms divins correspond-elle à une pluralité des personnes ? Ce que l'observation permet de dire c'est que la prière, telle qu'elle est priée, tient moins à trouver dans son objet des personnes distinctes comme telles que certains attributs généraux, nécessaires, semble-t-il, à la vie religieuse.*

Stade de la médiation proprement dite. — Ce qui inspire l'idée de trouver un médiateur, ce n'est pas en premier lieu le désir de s'attacher à telle personne divine distincte ; c'est le besoin de relever certains attributs de la divinité ; de relever ou d'accentuer certaines qualités indispensables au sentiment religieux. Le dieu-créateur, celui que la piété pressent à l'œuvre dans les forces de la nature, et implacable comme elles, est trop lointain, et d'une majesté trop redoutable.

(1) *Institution*, III, xx, 17.

De fait, écrit Calvin (1), quand l'horrible [horrenda] majesté de Dieu nous vient en pensée, il est impossible que nous ne soyons pas espovantez, et que le sentiment de nostre indignité ne nous effarouche et dechasse bien loin, jusques à ce que Jésus-Christ vienne en avant ; et se rencontre au milieu, pour changer le throne de gloire espovantable en throne de grâce... ; aussi, expressement, il nous est commandé d'invoquer Dieu au nom de nostre Seigneur Jésus-Christ.

Voilà l'origine psychologique de l'idée de médiation, telle qu'on la trouverait aussi chez les catholiques ; telle que le docteur Clément, par exemple, la laisse entrevoir lorsque, à cause de « l'abîme qui sépare le Créateur » de ses créatures, à cause de « l'inconcevable transcendance et majesté de Dieu », il se fait l'apologiste des « échelons intermédiaires » (1). A ce degré le médiateur n'est pas à proprement parler un dieu. Il ne reçoit les prières que pour les transmettre en les appuyant, parce que le prieur n'ose point s'adresser directement à l'instance suprême. Et le problème posé ici par la vie religieuse au psychologue, c'est moins celui de la distinction des personnes que celui des attributs.

Stade de la Trinité subordinatienne. — La prière priée, nous l'avons constaté, tend à hausser les médiateurs, ou le médiateur, à la dignité de divinité. Les saints et la Vierge Marie deviennent en fait les dieux plus ou moins indépendants d'un panthéon ; le Christ devient l'une des personnes de la Trinité considérée sous l'angle où les trois dieux demeurent distincts l'un de l'autre. Il semble donc que le problème de la distinction des personnes aille se poser. S'il se pose, ce n'est qu'assez en dehors de la vie profonde de la prière.

Les témoignages consultés sur ce point par MM. Léo et Ostermann amènent à l'idée qu'en Dieu ce serait surtout le dieu créateur que l'on prierait, tandis qu'en Jésus ce serait surtout le dieu rédempteur :

(1) *Pour les mieux connaître*, p. 188.

...Je prie Dieu en disant mon Père... Quelquefois, si j'ai besoin de forces morales dans une lutte intime, je m'adresse directement au Christ. (1)

Un autre correspondant de M. Ostermann :

Si je prie Dieu pour lui-même, par reconnaissance, par amour, en contemplant les merveilleuses splendeurs de la création, je pense à Dieu. Si la douleur des autres, ou la mienne, si le besoin de comprendre la souffrance de ce monde, si la nécessité de faire mon devoir m'amènent à prier, je crie alors ma pensée vers Jésus-Christ.

Un troisième :

Je pense à Dieu lorsqu'il s'agit de choses extérieures et matérielles, et à Jésus-Christ lorsqu'il s'agit de choses intérieures et spirituelles.

Mais, remarque M. Ostermann, « cette distinction est à peine consciente ; il faut que le sujet réfléchisse ultérieurement sur ce qu'il a éprouvé pour s'en rendre compte ». Le sujet distingue, dans les textes que nous venons de citer, parce que son attention a été dirigée sur le problème par une question précise du formulaire auquel il a bien voulu répondre (2). Dans le moment où il prie « il ne réalise pas qu'il établisse n'importe quelle distinction : le Christ n'est pour lui qu'une des faces de Dieu, celle qui s'adresse à l'homme et que celui-ci peut saisir ». Le prieur qui écrivait : « Je prie en disant ; mon Père... ; quelquefois, si j'ai besoin de forces morales... je m'adresse directement au Christ » dit, dans l'ensemble de son témoignage :

Je ne sais trop [si je sépare ou non] ; c'est très difficile à exprimer. Je prie en disant : mon Père, mais j'ai toujours le sentiment que le Christ m'écoute aussi. Quelquefois... je m'adresse

(1) Cf. pour l'ensemble des textes cités la thèse de M. Ostermann : *Contribution à l'étude expérimentale de la prière*, Genève 1907, p. 91-93.

(2) « En priant, séparez-vous dans votre pensée la personne du Christ de celle de Dieu ? »

directement au Christ, et il me semble que mes prières y gagnent en netteté, car c'est du Christ plutôt que je me fais une image.

Celui qui nous disait : « Je pense à Dieu lorsqu'il s'agit de choses extérieures et matérielles, et à Jésus-Christ lorsqu'il s'agit de choses intérieures et spirituelles », avait commencé par écrire :

Je ne sépare jamais, en priant, la personne de Dieu de celle de Jésus-Christ. Ils sont l'un derrière l'autre, dans le même axe, la figure du Christ éclairant tout ce que je sais de Dieu.

Un autre dira :

Il me semble que quand je pense à l'amour personnel de Dieu pour moi, c'est toujours la figure du Christ qui m'apparaît.

Un dieu nouveau, personnellement distinct du premier ? On dirait tout aussi bien un aspect nouveau de Dieu, l'aspect amour personnel, l'aspect miséricorde, revêtu de la figure du Christ, le prieur prêtant à son dieu les traits du médiateur qui lui en a révélé une qualité nouvelle et essentielle. Tout se passe, semble-t-il, comme si le médiateur avait poussé son rôle de médiateur jusqu'à entrer dans la divinité pour en transfigurer la « majesté horrible », comme si la divinité avait pris la figure, et avec la figure, le nom du médiateur.

Stade proprement trinitaire. — Nous ne serons pas surpris si ailleurs, en dehors des enquêtes qui attirent la réflexion de l'enquêté sur l'importance dogmatique du problème et influencent ainsi plus ou moins son témoignage, nous parvenons à un degré (stade triunitaire, ou de la Trinité sous l'angle unité) où décidément les noms paraissent n'être plus que des symboles, et s'appliquent indifféremment à la même divinité.

Le cas de saint François de Sales dans l'*Introduction à la vie dévote*, en particulier dans les *Méditations* qui en font le début, appartiendrait peut-être encore au stade précé-

dent. Ces méditations portent sur les principaux mystères de la religion chrétienne, et vont de la création au jugement dernier, en passant par les drames de la chute et de la rédemption. Au début, la divinité n'y est appelée que « Dieu » ; à la fin, elle n'y est plus invoquée que sous le nom de Jésus. Au début « Dieu », parce qu'il s'agit du dieu-créateur ; à la fin « Jésus », parce qu'il s'agit du dieu Rédempteur. Assurément. Mais, assurément aussi, ces deux dieux sont le même Dieu, Dieu le Créateur devenu Dieu le Rédempteur. Et il y a, vers le milieu, des textes bien caractéristiques de la facilité avec laquelle la prière du saint passe d'un nom à l'autre. Ainsi, dans la méditation sur le choix à faire entre l'enfer et le paradis, ces remarques, suivies de cette prière. Nous en soulignons les termes intéressants :

Encore que l'un et l'autre soient ouverts pour vous recevoir selon que vous le choisirez, si est-ce que *Dieu*... désire néanmoins d'un désir non pareil que vous choisissiez le Paradis... *Jésus-Christ*, du haut du ciel, vous regarde en sa débonnaireté et vous invite doucement : « Viens, ô ma chère âme, au repos éternel »... « Je bénis, *ô mon Dieu*, votre miséricorde et accepte l'offre qu'il vous plaît de m'en faire. *O Jésus*, *mon Sauveur*, j'accepte votre amour éternel. »

« Dieu », « Jésus » désignent ici tour à tour l'unique divinité qui créa et qui racheta :

Béni soyez-vous à jamais, ô notre *doux et souverain Créateur et Sauveur*, qui nous êtes si bon, et nous communiquez si libéralement votre gloire. (1)

Le même passage indifférent d'un terme à l'autre, plus dénué encore de toute hésitation, se marque au cours de cette page de l'*Imitation de Jésus-Christ*, où Jésus est à la fois le « très doux et aimable sauveur », et le « Maître souve-

(1) *Méditations* VIII et IX.

rain des créatures », la « providence qui gouverne toutes choses ». (1)

— Le disciple :

O Jésus, Dieu très doux et très aimable ! fais-moi la grâce de m'élever au dessus de toutes les créatures, pour ne trouver de repos qu'en toi seul ! Que je m'élève au dessus de la santé et de la beauté, au dessus de la gloire et de l'honneur..., enfin au dessus de toutes les choses visibles ; et pour tout dire, *ô mon Dieu,* au dessus de tout ce qui n'est pas toi-même... *Jésus*, aimable époux de mon âme... Jésus, *souverain Maître des créatures !* qui rompra mes chaînes, et me donnera des ailes pour voler à toi afin d'y prendre mon repos ?...

— Jésus-Christ :

Voici, je viens à toi, mon fils ; me voici, car tu m'as cherché...

— Le disciple :

Béni sois-tu, *ô mon Dieu*, d'avoir agi envers moi par une bonté si singulière ; d'avoir déployé sur ton serviteur de si grandes miséricordes... Qui est pareil à toi ? Tu ne fais rien que d'excellent.... tes jugements, Seigneur, sont très équitables ; ta *providence gouverne toutes choses.* Que ma bouche, que mon âme... te glorifient et te bénissent éternellement, *ô sagesse éternelle du Père !*

Qui dira, lisant les *Pensées du matin* d'Alfred Bœgner, par exemple, pourquoi à quelques lignes d'intervalle, dans la même invocation, on trouve :

O Jésus, qui m'apprendra à aimer comme toi ? Qui m'apprendra à me taire, à me séparer quand il le faut, pour que l'action de l'Esprit puisse se produire directement sur l'âme... *O Dieu !* consume ce qu'il y a encore de trop humain, de terrestre, d'inférieur dans mon cœur. (2)

Qui, parcourant les prières du réveil gallois dans l'ouvrage que M. Henri Bois a consacré à ce mouvement, prières spontanées s'il en fut, et qui s'adressent surtout au « Sei-

(1) Livre III, chap. XXI.
(2) P. 180-185.

gneur », dira si dans la pensée des prieurs ce « Seigneur » est surtout Dieu, ou surtout le Christ ? Dieu ? le Christ ? l'un ou l'autre ? l'un et l'autre ? Vous vous convaincriez aisément que, pour ces âmes, dans le moment qu'elles prient à tout le moins, la question ne se pose pas, ou qu'elle les laisserait assez indifférentes.

Considérez enfin, au lieu de prières d'un même auteur ou d'un même mouvement religieux, des prières d'époques et d'auteurs différents, celles que l'on trouve dans Fosdick par exemple, et dont les unes invoquent le Christ tandis que les autres invoquent Dieu le Père. Comparez-les dans leur contenu, et dites si vous entrevoyez les raisons de cette différence d'adresse. Ainsi :

De saint Bernard :

Viens, *Seigneur Jésus*, ôter les scandales de ton domaine, qui est mon âme, afin que tu puisses y régner. Car voici l'avarice... voici la vanité qui voudraient me dominer, et l'orgueil voudrait être mon roi... Je leur résiste, et je crie : Je n'ai d'autre roi que *Jésus*... Viens donc, *Seigneur*, disperse-les... tu es mon roi et *mon Dieu*.

De Samuel Mac Comb :

O *Père* de miséricorde... inspire au cœur de ton serviteur de saintes aspirations... afin que les idées basses en soient arrachées... Rends tout son être captif de la loi du Christ... Ne laisse rien d'impur dominer en lui, entre dans la maison de son âme... Consacre-la à ton service, afin qu'il... te serve de toutes ses forces... Au nom de ton fils, notre Sauveur. (1)

D'un côté prière à Jésus, de l'autre prière au Père (au nom de Jésus) ; de part et d'autre prière de lâtrie, adressée à l'un et à l'autre en dernière instance, pour une demande identique. « A ce niveau là les mots Dieu et Jésus-Christ se remplacent avec la plus remarquable facilité » a dit très justement M. Léo (2). Ils sont devenus interchangeables et ne désignent plus nécessairement deux substances personnelles distinctes. Certains prieurs les emploient indifférem-

(1) H.-E. Fosdick. *Pourquoi la prière*, p. 99-100. Exemples parallèles p. 76 et 85.

(2) *Etude psychologique sur la prière*, Montauban, 1905, p. 16.

ment. Si d'autres se bornent au titre de Jésus, ou de Christ, ne pas s'imaginer que l'essence du dieu créateur est absente de leur notion de la divinité. Si d'autres encore se bornent au titre de Père, ou de Dieu, ou d'Eternel, ne pas s'imaginer que l'essence du dieu rédempteur tel que l'a révélé Jésus-Christ leur soit nécessairement étrangère. Ne pas s'effrayer outre mesure de la diversité des adresses de la prière ; ni de la différence subsistante dans les conceptions relatives à la médiation, les uns en étant au stade de la médiation proprement dite et du culte de dulie (prière aux saints intercesseurs, prière « au nom de Jésus »), les autres éprouvant que l'œuvre du grand médiateur Jésus les a si intimement rapprochés de Dieu qu'ils peuvent se passer désormais de médiation exprimée.

III

Ce qui ressort des témoignages invoqués jusqu'à présent ? La prière chrétienne présuppose un objet dont l'essentiel n'est ni le nombre ni les noms historiques mais les attributs, les qualités. Quelles qualités, ou quels attributs ?

C'est ici que, pour avoir force de conviction, nos remarques exigeraient l'étalage des observations auxquelles donne lieu la vie de prière sous ses divers aspects : attitudes du prieur, formes de la prière ; par dessus tout son contenu, ou son but. Je serais sur ce point contraint de demander crédit au lecteur si la distinction à laquelle l'examen des faits m'a rallié n'était depuis quelque temps devenue celle de tout le monde.

L'examen des attitudes, des formes et du but conduit à rattacher la prière à l'un ou à l'autre des types généraux et généralement admis du tempérament religieux : d'un côté le type « prophétique », ou « moral », « actif » ; type « d'affaire » dit aussi M. H.-J. Leuba, « extraverti » disent les

psychanalystes ; de l'autre le type « mystique », « passif », ou « de communion », le type « introverti ». (1)

D'un côté, l'extraversion : la tendance à affronter le monde, à diriger sur le monde, pour le travailler et le conquérir, les forces libres de l'homme, et celles d'une divinité considérée elle aussi comme essentiellement libre et distincte du monde. Tendances du prieur à affirmer son indépendance à l'égard de l'ambiance, à se ramasser pour la lutte à livrer à l'ambiance ; une ambiance qui d'ailleurs peut être à l'occasion intérieure à l'homme lui-même, et qui l'est quand l'homme a « deux hommes » en lui, ou que « le monde » l'a envahi. Tendance, de même, à affirmer l'indépendance de la divinité, et à conclure avec elle une alliance indispensable à la victoire. La divinité est ici conçue comme transcendante (*trans :* au-delà de, hors de), c'est-à-dire comme distincte du monde et du moi, susceptible d'agir du dehors sur le monde et sur le moi. La prière, qui se comporte à l'égard de Dieu dans ses attitudes, dans ses formes, comme à l'égard d'une personnalité humaine agrandie (forme vocale, station debout, marche et gestes, ou agenouillement « de lutte ») lui demande cette intervention. Elle le considère comme *un moyen.* Voilà prononcé le mot caractéristique. La transcendance de la divinité dans la prière du type extraverti s'affirme en ceci : aux yeux du prieur la divinité n'est pas elle-même, en elle-même, le but à atteindre ; le but résidant dans certains biens matériels ou spirituels distincts, la divinité est envisagée comme le moyen de réaliser ces biens. Force grâce à laquelle on arrive ailleurs; force qui aide, en

(1) Termes à prendre au sens élargi, et malheureusement vague quelquefois, qui leur est prêté par les psychologues. Ils ne se recouvrent pas exactement. Aucun ne saurait à lui seul éliminer les autres en les englobant, sauf peut-être le couple extraversion-introversion, s'il était prouvé que tous lui accordent la même portée. Appliquée à la prière, cette double série de vocables cherche à définir la double attitude religieuse impliquée d'une part par la croyance à la transcendance, de l'autre par la croyance en l'immanence divine ; et c'est interprétés en fonction de ces croyances qu'ils s'éclaireront.

des tâches dont la plus élevée pourra être dans l'établissement du règne de Dieu par exemple, mais ne sera point dans l'union personnelle avec Dieu, — du moins au sens où l'entend l'autre tendance.

De l'autre côté, ce sera l'introversion : tendance à méconnaître, à nier les distinctions, à se répandre avec confiance soit dans les choses, comme le fait le mysticisme esthétique, soit en soi-même comme le fait le mysticisme proprement religieux (1). Dans les choses, ou en soi-même, la divinité étant ici conçue comme immanente (*in :* en dedans, en deça), c'est-à-dire comme intérieurement présente soit aux choses, soit au moi. Le but de la prière n'est plus dans une alliance du moi avec Dieu contre le monde hors du moi ou dans le moi : il est dans une prise de contact plus intime avec ce monde ou avec ce moi au secret desquels Dieu est caché ; un dieu devenu en lui-même le but de la prière ; qui constitue en lui-même le bien suprême ; dieu qui attire, fascine, absorbe. Une divinité répandue, plus ou moins diffuse, que rechercheront (dans la position assise, ou d'agenouillement relâché, les yeux fermés, ou l'activité visuelle éteinte) les procédés de l'oraison mentale : méditation, contemplation, extase.

Si nous ne pouvons songer à marquer la différence des conceptions en insistant sur les attitudes et les formes, marquons-la du moins par quelques documents relatifs au but de la prière ; ils nous montreront que, *cette autre chose que le nombre ou les noms historiques, ces attributs auxquels s'intéresse la vie profonde de la prière, ce sont les attributs respectifs de la transcendance et de l'immanence.*

La transcendance en Dieu paraît émouvoir en certains

(1) L'introversion proprement dite, repliement du moi sur lui-même en vue de la contemplation et de l'extase, est l'affaire du mysticisme religieux. Mais le mysticisme esthétique, qui revêt les apparences d'une extraversion, peut être considéré lui aussi comme introversion puisqu'il tend, lui aussi, par l'effusion du moi dans le monde, à une confusion du moi et du monde, à un effacement des limites entre le moi et le non moi.

de ceux qui prient un intérêt plus profond que la question du nombre ou celle des noms historiques : on la retrouve, en effet, aussi bien dans telles prières adressées au Christ que dans telles autres adressées à Dieu, ou dans telles autres où les deux noms alternent indifféremment.

Les prières qui suivent, relatives à des biens matériels, diverses quant aux noms historiques appliqués à la divinité, ne trahissent-elles pas une croyance identique en l'attitude foncière (et foncièrement transcendante) de la divinité ? (1)

Lorsque je n'ai plus d'argent, dit une vieille femme, et que j'ai besoin d'un peu de thé, je le dis au *bon Dieu*, et toujours il m'en donne.

Si le bourdonnement d'une mouche nous incommode, affirme Jean Newton, nous avons le privilège de pouvoir le dire à *Jésus*.

Madame Marie Winslow :

Je me sens très près de *Dieu*. Je puis lui dire tous mes besoins, tous mes soucis, tout ce que j'ai sur le cœur, et je sens que *Jésus* m'entend.

L'auteur du livre :

Christ règne sur les choses visibles de même que sur les invisibles, et quand... [les chrétiens] se sentent pressés de demander que les lois et les combinaisons de la matière soient momentanément changées, il n'est pas douteux qu'à leurs prières *Dieu* ne puisse et ne veuille effectuer ces changements.

Dans les requêtes que nous allons relever et qui visent des biens spirituels, même variété des noms historiques, même variété de surface, se jouant sur le fond d'une commune foi en la transcendance divine, en une divinité qui existerait hors du monde et agirait du dehors, en qualité de moyen, d'agent extérieur ;

Moody :

(1) J. Richardson Philipps, *Exaucements remarquables de la prière*, p. 58, 59, 204.

Sers-toi de moi, *ô mon Sauveur*, dans quelque but et de quelque manière que tu puisses avoir besoin de moi... prends toutes les forces qui sont en moi pour servir aux progrès de ceux qui croient en toi, ne souffre jamais que ma constance et ma foi faiblissent, afin qu'en tout temps je sois rendu capable de dire du fond de mon cœur : *Jésus* a besoin de moi, et j'ai besoin de lui.

Hickes :

Dieu tout puissant et *Père* miséricordieux... accorde-nous la grâce de n'être plus entraînés à faire quoi que ce soit qui déshonore ton nom, mais qu'au contraire nous persévérions dans ton saint service jusqu'à la fin de nos jours. Fais qu'aujourd'hui même, voyant le néant de nos efforts passés, nous entreprenions de marcher devant toi, comme il convient à ceux qui sont appelés, dans le Christ, à hériter ta lumière. (1)

Saint François de Sales :

O beau Paradis, gloire éternelle, félicité perdurable, je choisis à jamais irrévocablement mon séjour dans tes belles et sacrées maisons... Je bénis, *ô mon Dieu*, votre miséricorde et accepte l'offre qu'il vous plaît de m'en faire. *O Jésus, mon Sauveur*, j'accepte votre amour éternel et avoue [reconnais pour mienne] l'acquisition que vous avez faite pour moi d'une place et logis en cette bienheureuse Jérusalem... (2)

L'immanence divine, d'autre part, paraît provoquer en certains de ceux qui prient un intérêt plus profond que la question du nombre et des noms historiques. C'est l'admission commune de l'immanence qui fait l'étroite parenté des prières suivantes, bien qu'elles portent comme adresse tantôt le nom de Dieu, tantôt celui de Jésus, tantôt l'un et l'autre à la fois.

L'affirmation de l'immanence et le désir de communion mystique qui s'allie fréquemment à cette affirmation, la voici,

(1) Fosdick, *Op. cit.*, p. 76, 85.
(2) *Op. cit.*, p. 55.

exprimée avec toute la clarté désirable, dans ces lignes de G. Matheson :

Je voudrais avoir un cœur ouvert pour te recevoir en tout temps, le matin, à midi et le soir ; au printemps, en été et en hiver. Soit que tu viennes à moi un jour de soleil ou un jour de pluie, je voudrais t'introduire avec joie dans mon cœur. Toi-même tu es plus que le soleil qui luit, toi-même tu es une compensation au mauvais temps ; *c'est après toi et non après tes dons que je soupire ;* frappe et je t'ouvrirai. Amen. (1)

La voici encore, dans le cœur de saint Augustin :

Je t'invoque, ô Dieu plein de clémence, et t'appelle dans mon âme préparée à te recevoir par les désirs mêmes que tu lui inspires. Entre, je te prie... Fais croître mon désir et fais droit à ma demande car, *quand même tu me ferais don de toutes tes œuvres, cela ne suffirait pas à ton serviteur, auquel il faudrait le don de toi-même. Donne-toi donc toi-même à moi...* (2)

La prière de Matheson est adressée au Saint-Esprit ; celle de saint Augustin à Dieu. De contenu identique, expression du même désir de communion personnelle, la prière de l'*Imitation* dont nous avons relevé quelques traits déjà, et qui s'adresse à Jésus :

O Jésus, Dieu très doux et très aimable, *fais-moi la grâce de* m'élever au dessus de toutes les créatures pour *ne trouver de repos qu'en toi seul...* Viens, mon bien-aimé, viens, je te conjure. Je ne puis avoir un jour, ni même une heure de joie sans toi. Tu es toute ma joie, ma table est vide sans toi *qui es toute ma nourriture...*

Là théolâtrie, ici christolâtrie. Le passage suivant, qui est de Mme Guyon, va nous offrir un exemple typique de mélange de théo et de christolâtrie sur fond d'immanentisme (3). Mme Guyon rend visite à son père malade :

(1) Fosdick, *Op. cit.*, p. 37, 40.
(2) Fosdick, *Op. cit.*, p. 37, 40.
(3) Mme Guyon, *Vie* (1791), vol. I, p. 77.

Je lui dis le désir que j'avais de vous aimer, *ô mon Dieu*, et la douleur où j'étais de ne pouvoir le faire selon mon désir.

Son père lui adresse le religieux qui deviendra son directeur spirituel, et qui lui dit : Vos difficultés, madame, viennent de ce que

vous cherchez au dehors ce que vous avez au dedans. Accoutumez-vous à chercher *Dieu* dans votre cœur, et vous l'y trouverez... *O mon Seigneur* [Dieu ?], vous étiez dans mon cœur, et vous ne demandiez de moi qu'un simple retour au dedans pour me faire sentir votre présence... Je ne vous cherchais pas où vous étiez. C'était faute d'entendre ces paroles de *votre Evangile, lorsque vous dites* [Dieu ? Jésus] : le Royaume des cieux est au dedans de vous... Dès lors vous fûtes *mon Roi* [Jésus]... Je dis à ce bon père... que mon cœur était changé, que *Dieu* [Dieu !] y était..,, etc.

Retenons donc la chose au terme de notre enquête : la distinction essentielle au sein de la divinité, pour la prière, ce n'est pas celle du nombre, ni celle des noms historiques, c'est la distinction entre les attributs de la transcendance et les attributs de l'immanence ; la distinction entre la divinité considérée en tant que séparée du monde et du moi, moyen de réaliser dans le monde et dans le moi des biens que l'on ne confond pas avec la personne divine elle-même, d'une part ; de l'autre, la divinité considérée en tant qu'intimement présente au monde et au moi, et qui est en elle-même non le moyen d'autres biens mais le but, le bien suprême.

IV

Nous mettrons-nous en quête de l'expression psychologiquement la plus adéquate et la plus normale des deux attitudes prêtées par la prière au dieu qu'elle prie ? Nous la trouverions, à la suite de plusieurs, dans le symbolisme parental : dans l'analogie générale instinctivement établie

par la prière entre le rôle de la divinité dans les relations de l'homme à Dieu et celui des parents, — des deux parents, le père et la mère, — dans les relations interhumaines.

Posons, ou rappelons, les jalons au moins d'une démonstration, les empruntant pour une large part à l'étude de M. Pierre Bovet sur *Le sentiment religieux* paru ici même en 1919.

1. L'observation du sentiment religieux chez l'enfant amène à constater qu'il concevrait la divinité aussi aisément sous l'aspect maternel que sous l'aspect paternel.

C'est en l'enfant, dans les impressions vécues par lui à l'aube de la vie et au premier contact avec les parents, qu'il convient de rechercher l'origine probable du symbolisme religieux, comme de tous les autres. La psychanalyse a fait sur ce point des découvertes qui semblent acquises. Freud a eu, il est vrai, le tort de s'exagérer la coloration sexuelle des impressions des tout petits. Et, comme M. Bovet, nous tenons pour probable que le sentiment religieux est en étroite relation avec l'amour filial plus qu'avec l'amour sexuel ; avec lui nous sommes disposés à voir dans « l'adoration filiale le prototype des sentiments religieux, et l'origine des dogmes théologiques » (1) ; entendez ici l'expression au sens d'origine probable des représentations intellectuelles les plus générales de la divinité.

En effet, la tendance propre à l'enfant en matière de sentiment religieux, c'est l'anthropomorphisme. L'expérience religieuse en ses nuances variées, « l'émotion du sublime devant les grands spectacles de la nature », « l'intuition mystique d'une présence invisible et bienfaisante », « la conviction tragique de la faute », l'enfant les éprouve aussi réellement que l'adulte. Ce qui, dit M. Bovet (2), apparaît chez lui avec un relief plus accentué, c'est le facteur commun

(1) Art. cité, Revue de théologie et de philosophie, n° 32 (1919), p. 174.
(2) Art. cité, p. 150-160, 169.

à ces expériences très diverses : le facteur personnel, la tendance à personnaliser Dieu.

Et la divinité prend très naturellement aux yeux de l'enfant, la figure de ses parents :

Dieu, dit le père Gratry dans ses *Souvenirs*, m'avait comme préparé... par le culte de ses représentants visibles, mon père et ma mère... Mon père et ma mère m'avaient souvent paru deux anges impeccables, sachant tout et pouvant tout. Ils me représentaient vraiment Dieu, et j'aimais Dieu en eux. (1)

Décrivant l'attitude d'un enfant de deux ans et demi, une maman écrit :

Il attend tout de sa mère ; il admet comme une chose qui va tout à fait de soi qu'elle peut tout ce qu'elle veut, qu'elle sait tout ce qui se passe, qu'elle est, non seulement parfaite, mais incapable d'être autrement que parfaite... (2)

L'enfant, en effet, tend à attribuer à ses parents les perfections divines. D'une petite fille on dit à M. Bovet :

Jusqu'à sa dixième année, elle est persuadée que sa mère est aussi bonne que le bon Dieu et, pendant longtemps encore, qu'elle est presque aussi bonne que Lui. (3)

L'enfant ne distinguera définitivement que lorsque l'expérience l'aura renseigné sur les bornes de la bonté, de la science, de la puissance de ses père et mère ; ou bien lorsque père et mère lui auront été enlevés par la mort. Et la façon dont il se comporte dans cette crise, à son tour, apporte un indice de l'identification qu'il faisait jusqu'alors. Du livre d'Edmund Gosse, *Père et fils,* ces lignes :

Ma mère se référait toujours à mon père et en son absence elle me parlait de lui comme s'il était infiniment sage. Je le confondais en un sens avec Dieu... Un matin, durant ma sixième année, comme ma mère et moi étions dans le petit salon, mon

(1, 2) Art. cité, p. 150-160, 169.
(3) Art. cité, p. 159-160, 169.

père entra et nous raconta un fait quelconque. J'étais, je m'en souviens, debout sur le tapis du foyer, les yeux fixés sur lui. A peine eut-il achevé que, dans mon embarras, je me détournai brusquement et me mis à regarder le feu. Je venais de recevoir un choc qui me frappait comme un coup de foudre, car ce que mon père avait dit *n'était pas vrai...* Ma mère le lui dit doucement et il accepta la rectification. Pour mes parents cet incident n'eut pas la moindre importance, pour moi il fit époque. J'avais fait cette découverte stupéfiante, insoupçonnée jusque là ; mon père n'était pas comme Dieu, il ne savait pas tout. Le choc ne fut pas causé par le soupçon qu'il ne disait pas la vérité, mais par la preuve épouvantable qu'il n'était pas omniscient comme je le croyais. (1)

Ces lignes encore de sainte Thérèse :

J'avais environ douze ans quand ma mère mourut et, connaissant la perte que j'avais faite, je me jetai toute fondant en larmes aux pieds d'une statue de la sainte Vierge et la suppliai de bien vouloir être ma mère. (2)

Voyez enfin le mot du psalmiste :

Mon père et ma mère m'abandonnent, mais l'Eternel aura pitié de moi. (3)

Est-ce que l'enfant divinise ses parents en reportant sur eux des sentiments ou des idées métaphysiques innées ou apprises ? Le procédé apparaît bien peu vraisemblable de sa part. Disons, avec M. Bovet, qu'il « paternise » Dieu. Plutôt, disons qu'il « parentise » Dieu, reportant sur lui les attributs de la mère aussi bien que ceux du père. Les documents, en effet, mentionnent souvent le père seul. Mais ils mentionnent aussi, à l'occasion, le père et la mère : voyez les souvenirs du P. Gratry. Souvent, d'autre part, c'est la mère seule que l'enfant compare à Dieu, ou en laquelle elle voit une divinité. Ainsi cette fillette « persuadée que sa mère est aussi bonne que le bon Dieu » ; cette autre, qui

(1. 2) Art. cité, p. 172, 167.
(3) Psaume XXVII.

croit « que sa mère peut tout ce qu'elle veut », cette sainte Thérèse enfant qui retrouve une mère en la personne de la Vierge Marie.

2. Ce double symbolisme se retrouve chez l'adulte.

En dépit d'une préférence presque exclusive pour le symbolisme paternel, la piété biblique, piété adulte, ne laisse pas de présenter quelques traces du symbolisme maternel. Nous avons cité le psaume XXVII. Relevons ces textes du livre d'Esaïe.

> Sion disait : l'Eternel m'abandonne
> Le Seigneur m'oublie ! —
> Une femme oublie-t-elle l'enfant qu'elle allaite ?
> N'a-t-elle pas pitié du fruit de ses entrailles ?
> Quand elle t'oublierait,
> Moi je ne t'oublierai point...
> Et vous serez allaités ;
> Vous serez portés sur les bras,
> Et caressés sur les genoux !
> Comme un homme que sa mère console,
> Ainsi je vous consolerai... (1)

De même vous découvririez quelques vestiges de symbole maternel dans le sentiment religieux protestant, dans le *Buisson d'épines* de Pierre Jeannet, par exemple, auquel nous reviendrons tout à l'heure.

Quelques vestiges seulement. Le symbole de la maternité de Dieu, si fréquent en dehors du christianisme, prend sa revanche au sein du christianisme lui-même grâce au catholicisme, par le culte de la sainte Vierge et par celui de l'Eglise. La sainte Vierge, mère de Dieu, grand-mère des fidèles disent souvent les auteurs catholiques, plus souvent encore, et simplement, « Mère des fidèles », « notre Mère », « Mère de miséricorde ». Ces expressions ne sont-elles pas

(1) Esaïe XLIX, 15 ; LXVI, 12.

l'exact pendant de celles qui nous sont familières, « Père », « notre Père », « Père de miséricorde » ? (1)

A côté de la sainte Vierge, et de façon plus voilée mais suffisamment claire encore, c'est l'Eglise qui devient en mainte âme catholique une divinité aussi, la divinité féminine et maternelle. Ecoutez le témoignage de ses adorateurs :

Paul Claudel :

Le grand Livre qui m'était ouvert, et où je fis mes classes, c'était l'Eglise. *Louée soit à jamais cette grande Mère majestueuse aux genoux de qui j'ai tout appris.* (2)

Pierre de Lescure :

En cette chapelle de la rue Monsieur... j'y fus prier. C'est là que j'ai commencé à concevoir, devant Dieu, que l'Eglise n'est point une théorie appliquée, mais *une réalité vivante* communiquant à l'homme, en lui donnant le jour « comme une mère », la lumière de vie. *Je compris la divinité de cette Mère par la pleine humanité de son grand geste séculaire qui relie... tous les hommes... au Père commun* dont elle fait notre Père en commun. (3)

R. H. Benson :

Je ne sais s'il est respectueux à l'égard de *ma sainte Mère l'Eglise* que j'essaie de dire encore ce qu'elle a été pour moi depuis le jour où je me suis jeté dans ses bras... [Elle m'appelait] parce qu'à elle Dieu avait dit : Prends cet enfant, et nourris-le pour moi... ; parce que, simplement, uniquement,

(1) Cf. l'Acte de consécration de la France au Cœur immaculé de Marie, dans le Paroissial Marbeau, p. 351.

« Très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, nous voici prosternés à vos pieds pour vous offrir *nos prières filiales... ô notre Mère...* La France vous appartient comme à sa Reine et à sa Mère... ô Marie, notre Mère, de toutes les parties du monde monte sans cesse vers vous cette invocation... Vous êtes la *Mère de miséricorde* qui ne rebute jamais personne... », etc.

(2, 3) R. P. Mainage. *Les témoins du renouveau catholique*, p. 69, 214. C'est nous qui soulignons.

elle était l'*Epouse de Dieu* et que, moi, j'étais son fils... Il restait toujours les vieux problèmes du péché et de la volonté libre ; mais pour celui qui, une fois, a plongé ses yeux dans ceux de la grande Mère, ces problèmes ne sont plus rien ; car celui-là comprend que *la Mère sait ce que nous ignorons...* ; et qu'au dedans d'elle... tout au fond de son grand cœur, réside la sagesse infinie de Dieu. (1)

Le P. Mainage, concluant :

Il nous semble qu'au dessus de cette élite de convertis plane *la présence maternelle de l'Eglise...* etc., etc. (2)

L'Eglise, donc, une divinité, le Dieu-Mère.

3. L'apparition chez l'enfant et la persistance chez l'adulte du symbolisme religieux parental semblent d'autant plus normales que les diverses images évoquées par les attitudes parentales, et résumées souvent dans les termes eux-mêmes de père et de mère, se prêtent à merveille à l'expression des traits fondamentaux du sentiment religieux : crainte et amour, sévérité et tendresse, attitude de réserve active et attitude de jouissance tranquille, moralisme et mysticisme, extraversion et introversion, — si l'un des éléments de ce couple caractéristique de toute religion devait trouver sa formule centrale dans le mot de Père, l'autre devait la trouver dans le mot de Mère. Les pages de Pierre Jeannet auxquelles je faisais allusion tout à l'heure rendent admirablement, en dépit de leur rudesse paradoxale et voulue, cette correspondance.

Du dieu-Mère, il dit :

Quand une femme oublie l'enfant qu'elle allaite... l'*Eternel, notre mère*, ne nous oublie pas... car il nous porte et nous incube, sa chaleur et sa protection nous étant nécessaires. Nous ne sommes point éclos, et sa vie nous appelle à la vie ; nous sommes ses poupons emmaillottés, et ses œufs somnolents,

(1) R. H. Benson. *Les confessions d'un converti*, p. 229, 525, 527.
(2) *Op. cit.*, Introduction.

chrysalides aux bras repliés, ignorants fœtus ignorant l'autre vie. Et les entrailles de Dieu s'émeuvent sur notre destinée. Si d'autre part nous sommes éclos, alors *le Fils comme le Père, c'est-à-dire Dieu notre Mère*, convoite de nous rassembler sous ses ailes comme une poule rassemble ses poussins... La maman ramasse ses petits, et l'*Eternel, qui nous allaite*, nous asseoit sur son giron pour nous répéter notre leçon, laver nos égratignures et fortifier nos mollets enfantins... Comme un homme que sa mère console, ainsi je vous consolerai disait Iahvé dans le cœur d'un prophète ; et le prophète sentait sa *bonne mère céleste le consoler...*

Et du dieu-Père :

...Grand auteur des choses ! et vraiment comment concevoir que le mal, qui ne vient pas de toi, puisse venir de quelqu'un d'autre... Comme on voudrait plutôt, bien qu'on ne le puisse et qu'absolument on en soit empêché, dire que tu veux tout ce qui arrive... Parce qu'on a un charnel et passionné besoin que tu sois tout puissant et que tu nous traites comme un père inflexible, nous secouant par le bras et nous lançant ensuite contre le mur, puisque nous avons été méchants ! Il y en a qui disent qu'on ne pourrait plus t'aimer ! Mais je sens, moi, qu'alors on t'aimerait terriblement, comme le vieux mâle du troupeau, dont la corne fend le crâne des jeunes taureaux trop chétifs. Nous sommes de la chair à broyer, et c'est pour nous volupté que de nous jeter sous ton char de Iagernauth, ô patriarche de la tribu primitive !

Et c'est toi qui réprimes notre amour furieux, par l'intelligence des yeux dont tu nous regardes, ô instituteur et père de la classe...

V

Une dernière question se pose. Ce double symbolisme recouvrirait-il peut-être deux divinités distinctes ?

Deux remarques seulement à ce propos, suivies d'un essai de conclusion.

1. Poussées à l'extrême, les attitudes caractérisées par le symbolisme parental paraissent inconciliables.

En sa portée la plus générale et probablement primitive, le type maternel ou introverti est une manifestation du besoin de bercement, de blottissement sur les genoux ou dans les bras, blottissement consolateur, rassurant et doux. Plus exactement il est une traduction de ce besoin, une recherche dans l'ordre religieux de quelque chose d'analogue au blottissement de l'enfant.

Mais la tendance se nuance, et, se nuançant, s'accentue. Elle emprunte, à côté du symbolisme de la gestation, celui de la nutrition et à l'occasion le symbolisme sexuel, qui relève en un sens du même besoin : se blottir, — pour être protégé, pour être nourri, pour s'unir. Un texte au hasard (ils foisonnent). La suite de cette page de Mme Guyon commencée tout à l'heure. Le père La Combe hésite à se charger de la direction de cette âme. Il ne s'y décide que sur l'indication d'une « voix » céleste qui lui dit : « Ne crains point de te charger d'elle, c'est mon épouse ». Sur quoi Mme Guyon de s'écrier :

O mon Dieu, permettez-moi de vous dire que vous n'y pensiez pas. Quoi ! votre épouse, ce monstre effroyable d'ordures et d'iniquités qui n'avait fait que vous offenser, abuser de vos grâces et payer vos bienfaits d'ingratitude !...

Rien ne m'était plus facile alors que de faire oraison : les heures ne me duraient que des moments, et je ne pouvais ne la point faire : l'Amour ne me laissait pas un moment de repos. Je lui disais : ô mon Amour ! c'est assez : laissez-moi...

L'aboutissement extrême de cette tendance de la prière ? Nous le connaissons ; il est dans l'extase :

Mon oraison fut dès le moment que j'ai parlé vide de toutes formes, espèces et images : rien ne se passait de mon oraison dans la tête ; mais c'était une oraison de jouissance et de possession... sans acte ni discours. J'avais cependant quelquefois la liberté de dire quelques mots d'amour à mon Bien-aimé ; mais ensuite, tout me fut ôté... ; je n'avais aucune vue ni de Jésus-Christ, ni des attributs divins : tout était absorbé dans

une foi savoureuse où toutes distinctions se perdaient pour donner lieu à l'amour d'aimer avec plus d'étendue...

Quant au type paternel ou extraverti, la tendance générale et normale en est dans la réserve plus ou moins craintive à l'égard de la force austère, de la contrainte exercée par la divinité ; force symbolisée par le terme de Père, et aussi par ceux de Roi, de Juge, de Créateur. Il arrive que cette tendance s'exagère, ou que sous des influences diverses elle dévie. La crainte peut devenir alors de la peur, une sorte de haine, ou cette épouvante mêlée d'amour encore que dépeint Pierre Jeannet. Nous la relevions dans ce texte de l'*Institution chrétienne* :

Quand l'horrible majesté de Dieu nous vient en pensée, il est impossible que nous ne soyons pas espovantez, et que le sentiment de notre indignité ne nous effarouche et dechasse bien loin.

Type maternel, ou d'introversion et d'intimité, spécialisé dans le mysticisme du blottissement : amour religieux qui se dépeint lui-même sous l'aspect de l'union sexuelle ; type paternel, ou d'extraversion et de réserve, spécialisé dans le moralisme de l'épouvante : réserve qui va jusqu'à la fuite. Entre ces deux spécialisations, qui pourraient bien être des déviations, il y a un abîme. Et si elles aboutissent toutes deux vraiment à l'objet de la prière, l'abîme pourrait bien se trouver infranchissable. L'examen de la prière nous aurait amenés alors à reconnaître, dans l'idée de ceux qui prient, l'existence de deux divinités aux antipodes l'une de l'autre.

2. Or, notons-le, précisément dans les cas où la prière tend à se représenter la divinité sous ces aspects extrêmes et exclusifs, elle meurt.

Pour le type paternel, le texte de Calvin dans son ensemble est assez clair. Devant l'effroyable majesté divine, l'homme s'enfuit ; il s'enfuirait au loin et ne prierait plus.

Il ne priera plus « jusqu'à ce que Jésus-Christ vienne en avant et se rencontre au milieu » en qualité de médiateur, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'un moyen se soit trouvé d'adoucir quelque peu le dieu de l'épouvante. (1)

Pour le type maternel, la chose est moins manifeste au premier abord. Même dans l'extase le prieur mystique affirme que sa prière a un objet, qu'elle cherche et trouve un dieu. Même, et surtout dans l'extase. Il l'affirme, et le croit. Nous n'en constatons pas moins que, l'extase une fois épanouie, le fidèle ne prie plus. Il ne prie plus puisqu'il a perdu conscience. C'est ce que Madame Guyon nous a redit il y a un instant : « J'avais quelquefois la liberté de dire quelques mots d'amour à mon Bien aimé ; mais ensuite tout me fut ôté » (2).

Les deux types poussés à l'extrême, le prieur peut bien affirmer encore l'existence de son dieu : en fait il ne le prie plus. Et ceci nous amène à notre conclusion : la prière, là où elle vit, vit d'une relation avec un objet qui n'est ni l'un ni l'autre des extrêmes ; ou la divinité farouchement transcendante du type paternel absolu, ou la divinité trop facilement immanente du type maternel absolu ; mais une divinité qui englobe et concilie les deux extrêmes en les ramenant chacune à leur portée ; ni le dieu qui ne serait que le moyen des biens extérieurs, de biens extérieurs à la personne divine elle-même ; ni le dieu qui serait but en lui-même, et dont la personne même serait considérée comme un bien à conquérir et à posséder ; mais un dieu dont la vraie notion implique à la fois celle de certains biens extérieurs à la personne divine et cette personne elle-même : un dieu saisi sous l'angle de la VOLONTÉ. (3)

(1) Voyez le silence de la prière en l'« athée » de M. Wilfred MONOD, *Aux croyants et aux athées.*

(2) Voyez le silence de la prière en Mlle Vé (Th. FLOURNOY, *Une mystique moderne*).

(3) Notre petit livre sur *Le problème de Dieu* (Neuchâtel 1915), développe des considérations analogues.

La personne, oui ; l'intimité avec cette personne, oui. Mais, au lieu de cette intimité en quelque sorte matérielle obstinément recherchée par la prière mystique en vue de blottissements quiétistes, de nutritions sacramentelles ou d'équivoques unions conjugales, une intimité spirituelle ; celle que Jésus connaît, celle à laquelle il arrive grâce à son obéissance à la volonté divine :

« J'ai achevé l'œuvre que Tu m'as donnée à faire... je vais à Toi. »

Je vais à toi parce que j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire ; parce que « ma nourriture » a été de « faire la volonté de celui qui m'a envoyé ». Précisément, Jésus n'a pas demandé dans ses prières ce que Thomas a Kempis demande dans les siennes. Il n'a pas demandé d'être nourri de la personne de Dieu, mais de l'être de sa volonté : La volonté, un bien discernable, distinct de la personne, mais qui tient de très près à la personne, et auxquels tous les autres biens (ces biens que la prière du type extraverti prétend rechercher pour eux-mêmes) vont être subordonnés :

« Que Ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel. »

Une unique essence divine, révélée surtout sous l'angle volonté. Tout amène à penser que c'est à cette unique essence que se rapportent dans la prière priée les deux symboles de Père et de Mère, et que de cette unique essence les deux symboles dépeignent chacun un aspect : aspect d'austérité d'une part, de l'autre aspect de tendresse.

Les deux symboles seraient normaux, et admissibles l'un et l'autre. Mais Jésus n'a adressé sa prière qu'au « Père ». Une sûre révélation aurait amené la prière biblique, celle de Jésus en particulier, à retenir de préférence le symbolisme paternel.

La psychanalyse nous permettrait-elle d'apercevoir l'une des raisons au moins de ce choix ? (1) A l'origine l'attention

(1) Cf. P. Bovet. *Art. cité*, p. 175.

de l'enfant est dirigée presque exclusivement sur la mère, en vertu d'un attrait, d'un besoin surtout physique, tandis qu'il n'a qu'indifférence ou que crainte pour le père. A l'origine ; et il se peut que ce soit dans les religions inférieures que, d'une manière générale, l'emporte le symbolisme maternel. Plus tard dans la vie de l'enfant, et en tout foyer normal, ces sentiments s'équilibrent en s'élevant, et s'entrepénètrent en un mélange de tendresse et de respect voué à la fois au père et à la mère, le père gardant aux yeux de tous une autorité plus particulière. De cette prééminence affirmée au cours de l'évolution de l'individu et qu'aucun féminisme n'anéantira, proviendrait au cours de l'évolution de la race et dans l'histoire de la prière la prééminence du symbolisme paternel.

*
* *

Ce qui importe à la prière telle qu'elle est priée, avons-nous dit, ce n'est ni le nombre ni les noms historiques attribués à la divinité ; ce n'est pas non plus le choix exclusif de l'un ou l'autre des deux symbolismes généraux (le paternel ou le maternel) par lesquels le prieur caractérise l'idée qu'il se fait des attributs essentiels de la divinité. En tirerions-nous la conséquence que nous devrions admettre la pluralité des médiateurs, et le symbolisme maternel à côté du symbolisme paternel qui nous est familier ?

Admettre dans la pratique de notre prière, non. Mais « admettre » en un sens : au sens de « comprendre » chez les autres. Et voici l'un de ces élargissements que suggère la psychologie de la religion : comprendre que la vraie prière n'est pas nécessairement mise en péril ni par la pluralité des médiateurs ni par l'usage du double symbolisme parental. Au point de vue métaphysique d'ailleurs, qui se chargera d'affirmer que la pluralité des médiateurs ou la diversité des symboles constituent un obstacle à l'accès de la prière auprès de Dieu ?

Admettre cet élargissement théorique de notre conception de la prière, — et laisser s'épanouir en nous l'élargissement de la sympathie qui naît de tout élargissement de l'intelligence ; laisser s'élargir notre sympathie pour des façons de prier qui ne sont pas les nôtres. Mais reconnaître une fois de plus, et maintenir avec actions de grâces, qu'en l'Evangile nous avons la prière la plus haute, et que Jésus, comme e dit Calvin, « étant venu au milieu », « au milieu » des hommes, et « au milieu » entre les hommes de bonne volonté et Dieu, notre privilège est de donner libre cours à l'esprit qui en nous tour à tour soupire et crie :

« Père, notre Père qui es aux cieux... »

MAURICE NEESER.